

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1896

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 28 Mai 1896, à 1 heure

PAR

Prosper-Léon CARPENTIER

Né à Paris, le 25 juin 1871

ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX

MÉDAILLE DE BRONZE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

DE LA DÉFENSE

DANS

Le délire de persécution chronique

Président : M. PROUST, professeur.

Juges : MM. {
CORNIL, professeur.
HUTINEL, agrégé.
ROGER, agrégé.

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, Rue Antoine-Dubois, 4

1896

298

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

298

Année 1896

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 28 Mai 1896, à 1 heure

PAR

Prosper-Léon CARPENTIER

Né à Paris, le 25 juin 1871

ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX

MÉDAILLE DE BRONZE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

DE LA DÉFENSE

DANS

Le délire de persécution chronique

Président : M. PROUST, professeur.

Juges : MM.

{	CORNIL, professeur.
	HUTINEL, agrégé.
	ROGER, agrégé.

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, Rue Antoine-Dubois, 4

1896

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. BROUARDEL .
Professeurs	MM.
Anatomie	FARABEUF.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	N.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	DIEULAFOY.
Pathologie chirurgicale	DEBOVE.
Anatomie pathologique	LANNELONGUE.
Histologie	CORNIL.
Opérations et appareils	MATHIAS DUVAL.
Pharmacologie	TERRIER.
Thérapeutique et matière médicale	POUCHET.
Hygiène	LANDOUZY.
Médecine légale	PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	BROUARDEL.
Pathologie comparée et expérimentale	LABOULBENE.
	STRAUS.
Clinique médicale	G. SEE.
	POTAIN.
	JACCOUD.
	HAYEM.
	GRANCHER.
Maladies des enfants	JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'en- céphale	FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux	DUPLAY.
Clinique chirurgicale	LE DENTU.
	TILLAX.
	BERGER.
Clinique des maladies des voies urinaires	GUYON.
Clinique ophthalmologique	PANAS.
Clinique d'accouchement	TARNIER.
	PINARD.

Professeur honoraire : M. PAJOT.

Agrégés en exercice :

MM. ACHARD	MM. GAUCHER	MM. MARIE	MM. SEBILEAU
ALBARRAN	GILBERT	MENETRIER	THIERRY
ANDRE	GILLES DE LA	NELATON	THOINOT
BAR	TOURETTE	NETTER	TUFFIER
BONNAIRE	GLE Y	POIRIER, chef	VARNIER
BROCA	HARTMANN	des travaux	WALTHER
CHANTEMESSE	HEIM	anatomiques	WEISS
CHARRIN	LEJARS	RETTERRER	WIDAL
DELBET	LETULLE	RICARD	WURTZ
	MARFAN	ROGER	

Secrétaire de la Faculté : M. Ch. PUPIN

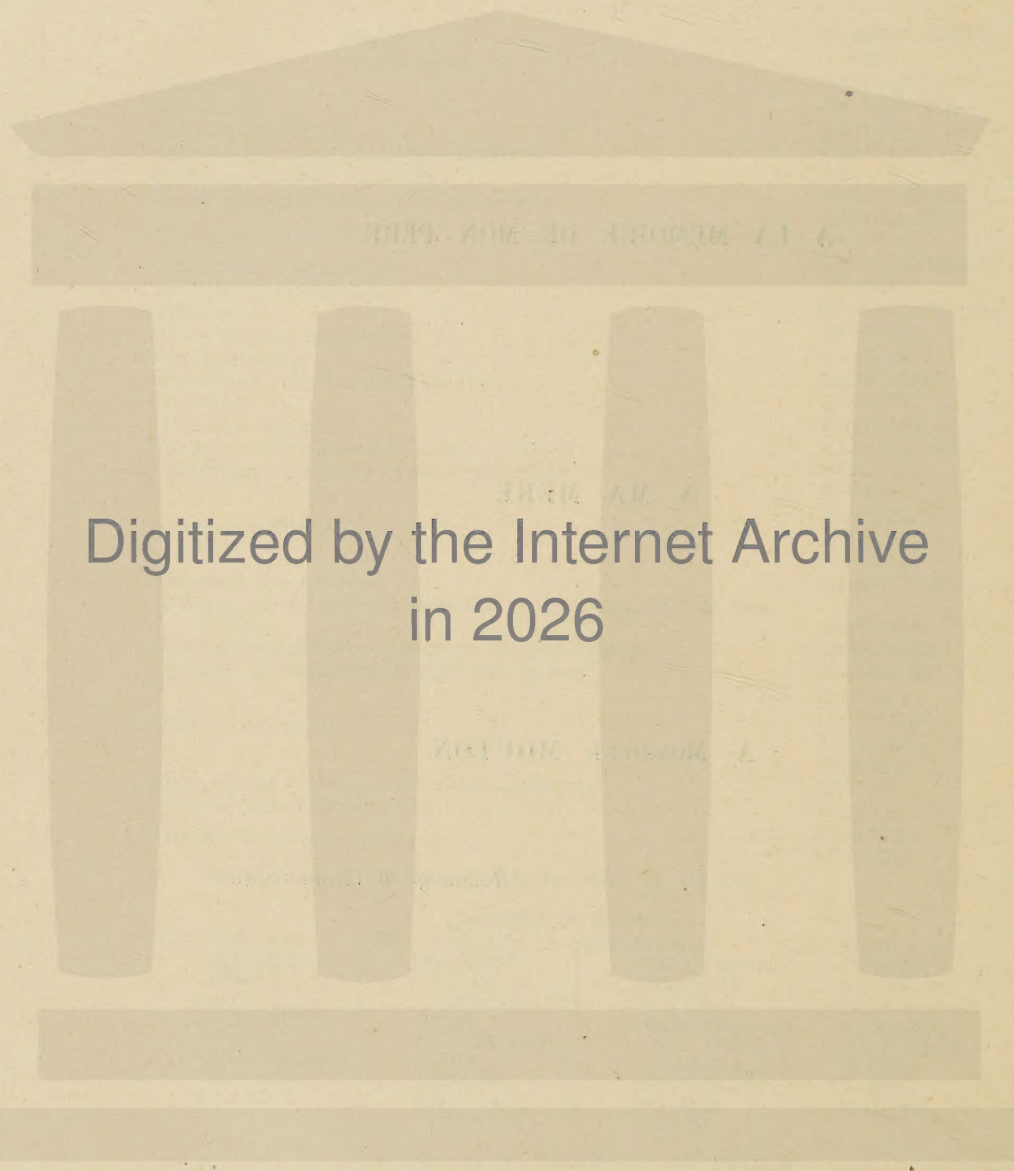
Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MONSIEUR MOUTON

Hommage de reconnaissance.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553816_0088

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR PROUST

Professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Paris

Médecin de l'Hôtel-Dieu

Membre de l'Académie de médecine

Commandeur de la Légion d'Honneur

ALABAMA'S PRINCIPAL INDUSTRIES

ALABAMA'S PRINCIPAL INDUSTRIES
ALABAMA'S PRINCIPAL INDUSTRIES
ALABAMA'S PRINCIPAL INDUSTRIES
ALABAMA'S PRINCIPAL INDUSTRIES
ALABAMA'S PRINCIPAL INDUSTRIES

AVANT-PROPOS

Nous avons pu, pendant une année que nous avons été l'interne de M. le docteur J. Falret, à la maison de Vanves, examiner de près un grand nombre d'aliénés : nous avons été frappé de la façon bizarre dont plusieurs d'entre eux s'habillaient ; nous avons cherché sous l'influence de quelles idées délirantes ils agissaient de la sorte ; nous apprîmes que c'était un moyen de défense qu'ils employaient pour échapper à leurs persécuteurs ; c'est alors que notre cher et vénéré maître, M. le docteur J. Falret, nous engagea à étudier le phénomène de la défense, opposé à celui de l'attaque, chez les persécutés classiques ; nous ne saurions dire assez haut combien notre tâche a été facilitée par les encouragements et les conseils de ce savant aliéniste et nous tenons dès maintenant à lui témoigner toute notre reconnaissance pour l'accueil bienveillant qu'il nous a fait, pour sa bonté inépuisable et pour la sympathie qu'il n'a cessé de nous témoigner.

Monsieur le professeur Tillaux a été notre premier maître ; depuis, nous avons été son externe ; qu'il reçoive nos respectueux hommages et nos remerciements sincères.

Nous avons été également l'externe du Maître si regretté, du professeur Charcot ; l'année que nous avons passée à la Salpêtrière ne s'effacera jamais de notre mémoire.

Monsieur le docteur Hanot, professeur agrégé, a été pour nous l'excellent maître que tout le monde sait apprécier ; pendant l'année que nous avons été son externe, nous avons appris à examiner les malades avec méthode ; nous ne serons jamais assez reconnaissant envers cet admirable clinicien qui a été pour nous, en des circonstances pénibles, plus qu'un maître, plus qu'un ami, presque un père.

Nous avons rempli les fonctions d'interne dans le service de M. le docteur Lebreton, au pavillon des contagieux, à l'hôpital St-Antoine ; nous le remercions de nous avoir guidé dans l'étude des maladies éruptives.

M. le docteur Bar, professeur agrégé, nous a initié à l'art des accouchements ; nous nous souviendrons de ses bonnes leçons.

Nous avons été l'élève de M. le docteur Walther, de M. le docteur Thiéry, professeurs agrégés ; qu'ils reçoivent ici nos remerciements pour les excellents conseils qu'ils nous ont donnés.

M. le docteur Rieffel, notre maître et ami, peut compter sur notre respectueuse amitié ; nous avons contracté envers lui une dette de reconnaissance dont nous essaierons, dans la mesure de nos moyens, de nous acquitter.

Nous n'oublions pas de nombreux maîtres et amis qui, à des titres divers, nous ont rendu de grands services :

les docteurs Ch. Loiseau, P. Janet, Dutil, Parmentier, Macaigne, Arnaud, Beaussenat, Boix, Bouglé.

Enfin, Monsieur le professeur Proust qui, en maintes circonstances, nous a accueilli avec bonté, a bien voulu présider notre thèse : c'est un honneur dont nous sommes fier et dont nous sommes heureux de lui exprimer ici notre profonde gratitude.

CHAPITRE PREMIER

Définition — Historique

Il est un phénomène sur lequel les auteurs ont fort peu attiré l'attention, nous voulons parler de la défense opposée à l'attaque dans le délire de persécution classique. Cependant, quand on consulte la littérature médicale, on constate que, dans de nombreuses observations, des idées de défense ont été émises par les malades : bien souvent on trouve la description détaillée d'hallucinations contraires ; enfin, et cela se rencontre surtout chez les persécutés avec hallucinations du sens génital, on voit décrits minutieusement les moyens matériels qu'emploient ces malades pour échapper à leurs persécutions et l'on pourrait remplir des volumes par le récit de ces étranges habitudes qu'ils ont contractées dans le cours de leur affection ; la liste serait longue de ces coiffures bizarres, de ces accoutrements fantaisistes, et ces malades portent en eux-mêmes, pour un œil exercé, leur diagnostic.

Il est naturel chez l'homme, quand il est malheureux, de chercher des moyens de défense ou de protection contre le malheur : les religions nous offrent l'exemple de faits de ce genre et la prière aide l'homme à supporter plus facilement un chagrin, un malheur, une infortune.

Né voyons-nous pas, chaque jour, des gens superstitieux qui écartent le mauvais sort par certains gestes, certains actes ?

Dans maints endroits, si par hasard on renverse du sel, on doit, pour éloigner le fâcheux présage, jeter une pincée de sel avec la main droite par-dessus l'épaule gauche. En Sicile, lorsque les paysans rencontrent certains mendiants qu'ils appellent sorciers, ils disent un *Ave*, et en même temps ils étendent la main en fermant le médium et l'auriculaire. Dans les légendes, combien sont nombreuses les incantations que l'on récite pour chasser l'esprit du mal !

Nous pourrions multiplier ces exemples à l'infini, mais ce serait sortir de notre sujet.

A l'état pathologique, ce n'est plus de superstition qu'il s'agit : par gradations successives, on en arrive aux idées de défense qui reconnaissent pour cause un dédoublement complet de la personnalité. Comme le fait observer M. J. Falret, « d'une part se trouve le moi qui cherche à rester maître de sa personne, qui lutte pour conserver ses idées ; mais, d'autre part, il se trouve en lui comme un autre individu qui s'empare de ses idées, les répercutant au dehors et les répandant à l'extérieur.

» De cette dualité naît la lutte, lutte intérieure, il est vrai, amenant des échanges d'idées, d'où demandes et réponses, en un mot, conversation mentale avec un ou plusieurs êtres imaginaires. Les hallucinations, dans ce cas, soutiennent le pour et le contre, reflétant ainsi les combats de la conscience. » (Ritti.)

Lorsqu'on interroge avec soin un persécuté et qu'on lui demande comment il se fait qu'il puisse supporter tant d'épreuves, souvent il répond : « Il y a longtemps

que je serais mort si je n'avais pas de défenseurs. »

Ce fait clinique, qui passe presque toujours inaperçu dans les observations de persécutés où l'on s'occupe avec tant de soin du côté de l'attaque sans s'occuper de celui de la défense, mérite certainement d'être mieux étudié. Il est beaucoup plus fréquent qu'on ne pense, et plus on le recherchera, plus on le découvrira : il ne serait pas exagéré, peut-être, de dire qu'à un degré quelconque, il existe chez tous les persécutés.

Brière de Boismont en cite un exemple, mais sans s'y arrêter ; Morel est le premier qui en ait fait une mention spéciale : « Les hallucinés par l'ouïe, dit-il, en raison des voix qu'ils entendent et des ordres qui leur sont intimés par des puissances supérieures, sont souvent entraînés à des actes déplorables avec une instantanéité effrayante ; de là une source de grands dangers pour eux-mêmes ou pour les autres. Une infinité de suicides et d'homicides chez les aliénés ne reconnaissent pas d'autres causes. Il existe néanmoins, dans cette triste relation malade, un phénomène d'antagonisme qui peut conjurer bien des périls et que j'appellerai le phénomène de la double voix.

« Un aliéné entend une voix qui lui intime de faire une chose mauvaise, et une autre qui le lui défend : « mes mauvaises voix m'entraînent, mes bonnes voix me retiennent », me disait une femme qui, dans son délire, croyait être sous l'influence de l'obsession démoniaque. « Il y a longtemps que je me serais détruite ou que j'aurais tué quelqu'un, répétait une autre aliénée, si la voix de mon bon ange ne m'encourageait à souffrir. » Ce phénomène est plus commun qu'on ne pense, mais,

le plus ordinairement, il passe inaperçu » (Morel). Depuis, de nombreux auteurs ont rapporté des cas semblables ; nous en avons résumé un certain nombre à la fin de ce travail.

Légrand du Saulle avait remarqué que le pronostic devenait moins sombre au point de vue du danger qu'offrent ces malades pour la société, lorsqu'il existait des idées de défense ; les hallucinations consolantes empêchant souvent l'accomplissement d'un acte violent, d'un crime.

Notre maître, M. le docteur Falret, est le premier qui ait appliqué le mot de défense opposé à celui d'attaque ; c'est lui qui, pendant de longues années, à ses cliniques, a insisté sur ce phénomène ; c'est encore lui qui a conseillé à M. Séglas de s'en occuper. Nous n'en voulons pour preuve que cette phrase empruntée au premier article publié par M. Seglas à ce sujet :

« Notre savant maître, M. J. Falret, a souvent insisté sur ces faits dans ses leçons cliniques et, en attirant notre attention sur cette particularité, nous a donné l'idée première de ce travail. » (Séglas et Besançon) (1).

M. G. Ballet, dans le nouveau traité de médecine, parle de la défense en ces termes : « Il y a des voix qui accusent, d'autres qui défendent, tandis que des auditeurs qui rient ou se moquent, applaudissent ou protestent. »

M. Séglas a étudié, d'ailleurs, les idées de défense chez les aliénés, en général ; nous laisserons de côté les hallucinations contraires qui existent quelquefois chez certains mélancoliques ; nous ne nous occuperons pas davantage

(1) In Ann. Médic. psych. 1889, 7^e série, tome IX, p. 8.

de faits analogues, de certains « trucs » que l'on rencontre dans les obsessions, tels que : délire du toucher, onomatomanie ; comme nous l'avons dit plus haut, nous n'avons en vue que les phénomènes de défense dans le délire de persécution classique.

CHAPITRE II

Classification

« Parler de l'idée de défense chez l'aliéné, c'est, semble-t-il au premier abord, devoir se borner à étudier les réactions auxquelles il s'abandonne sous l'influence de son délire, pour se mettre en garde contre ses ennemis. Mais ce n'est là qu'un côté restreint de la question ; elle doit être envisagée à un point de vue plus général. A côté de ces réactions défensives bien connues, il est des cas moins étudiés dans lesquels le malade attache à l'émission de certaines paroles, à l'accomplissement de certaines habitudes, de certains gestes, une idée de défense contre ses ennemis. De plus, quelques sujets ont, à côté des idées de persécution, des idées antagonistes de défense, conceptions délirantes qui peuvent imprimer au délire un aspect particulier. Dans le premier cas, l'aliéné intervient lui-même dans la défense, il est actif ; dans le second, au contraire, il reste passif, subissant la défense comme il subit l'attaque. Il y a donc lieu de distinguer, en quelque

sorte, deux variétés d'idées de défense : les idées de défense active et les idées de défense passive ». (Séglas) (1).

Cette clasification est tout à fait rationnelle, d'autant plus qu'elle s'accorde avec les deux variétés de persécutés : les persécutés passifs et les persécutés actifs.

Cependant, il nous a semblé que cette division était insuffisante, et sans vouloir compliquer à plaisir, nous avons distingué trois catégories, ou plutôt trois degrés dans la défense :

Le persécuté, s'il a des ennemis acharnés à sa poursuite, croit qu'il est protégé : c'est Dieu, c'est la Sainte Vierge qui l'ont pris sous leur protection, et cette idée qu'il a un défenseur est un adoucissement à son malheur.

Ou bien, il a des hallucinations contraires : d'un côté on l'injurie, de l'autre on lui dit de prendre patience.

Ou bien enfin, il cherche à se protéger lui-même ; l'étude des moyens employés par lui pour se défendre, formera notre troisième classe.

En résumé, nous avons :

- 1° Idées simples de défense ;
- 2° Hallucinations de défense ;
- 3° Moyens de défense.

(1) in Leçons sur mal. mentales. Paris, 1895, p. 778.

CHAPITRE III

Idées simples de défense

C'est là le premier degré de la défense. De même qu'on voit des persécutés ne présenter aucune hallucination et croire seulement à l'animosité « du monde, de gens ; » de même, certains d'entre eux croient à l'influence favorable de personnes ; mais les persécutés parlent surtout de ceux qui veulent leur nuire ou leur faire du mal ; pourtant, lorsqu'on les interroge avec soin et qu'on ne se borne pas à les laisser parler, il devient facile, en général, de leur faire dire qu'ils sont protégés par une ou plusieurs personnes ou par des sociétés collectives favorables qui les défendent contre d'autres sociétés hostiles ; le chef du gouvernement contre la police et le clergé contre les francs-maçons ou réciproquement.

Il y a des persécutés qui, pendant de longues années, accusent le personnage anonyme, *on*, sans pouvoir préciser sa nature ; d'autres, plus fréquents, qui accusent la physique, l'électricité, l'hypnotisme, etc..., ou la police, les jésuites, les francs-maçons, les sociétés secrètes, le diable et les démons, etc., etc., tandis que d'autres enfin ont personnifié leur délire et accusent une personne en

particulier : un parent, un médecin, un prêtre, un magistrat, une personnalité quelconque.

En ce qui concerne l'idée de défense, on trouve trois catégories analogues : la protection vague : c'est le monde, *on*. Foville fils parle d'un malade qui « paraît se complaire, mais avec une réserve pleine de modestie, dans l'idée que tout le monde ne lui est pas hostile. »

La protection collective : « la médecine, la défense, les amoureux bienveillants, les dames de l'aristocratie, les Messieurs » (Séglas).

La protection personnifiée : « Jeanne d'Arc (V. ob. II), la reine d'Italie (V. ob. IV), M. Berryer, l'empereur, la ville de Bellème (V. ob. VIII), Dieu (ob. IX).

L'idée simple et vague de défense est rarement rapportée par les auteurs ; est-ce à dire qu'en effet il est exceptionnel de trouver chez des malades cette forme de défense ? Nous ne le croyons pas ; il nous semble plutôt que cela est très fréquent, mais c'est une idée délirante que les malades gardent en eux-mêmes. Les persécutés sont cachottiers, soupçonneux ; ils n'aiment pas à parler de leurs persécutions, encore moins songent-ils à dire qu'on les défend, craignant de perdre, par une imprudence, tout le prix de cette protection. Aussi n'est-ce que par un examen approfondi, à la suite d'une enquête longue et patiente, qu'on pourra triompher de leurs réticences, de leurs sous-entendus, et qu'il sera permis de dépister cette idée de défense.

Enfin, ne pourrait-on pas faire un rapprochement entre l'idée vague de défense et l'idée vague de persécution ? Le persécuté qui commence l'évolution de son délire n'entre à l'asile ou dans une maison de santé qu'après

un scandale ; depuis longtemps il était malade, mais il a pu vivre plusieurs années sans éveiller l'attention publique ; nous croyons que s'il était donné à l'aliéniste d'examiner ces persécutés au début, il trouverait bien souvent, à côté de leurs idées vagues de persécution, des idées vagues de défense.

CHAPITRE IV

Hallucinations de défense

Les persécutés avec hallucinations de défense ne sont pas rares ; dans les observations que nous avons rapportées, on en trouvera de nombreux exemples : notre premier malade (obs. I) est le type du genre ; aussi n'avons-nous pas craint de décrire, par le menu, toute son histoire ; notre attention n'eût-elle pas été éveillée de ce côté, que certainement nous aurions été frappé par ces paroles : « les conversations sont de véritables discussions, il y a toujours deux partis contraires : l'avocat de la mauvaise et l'avocat de la bonne cause ; il ne manque plus que le ministère public. . . »

C'est à ce phénomène que Morel avait donné le nom de double voix : ce clinicien avait remarqué ces hallucinations de sens contraire. Legrand du Saulle s'exprime en des termes analogues : « Une dame que j'ai observée pendant longtemps, dit-il, avait l'habitude de s'exprimer ainsi : mes bonnes me disent ceci, mes mauvaises me disent cela . . . En proie à des hallucinations de l'ouïe, elle entendait tantôt ses mauvaises qui lui donnaient des ordres impératifs et terribles et tantôt ses bonnes qui la retenaient et la consolaient. Plusieurs fois elle avait failli

brûler sa maison et elle avait maintes fois projeté de se pendre ou de se laisser mourir de faim, mais des encouragements suprêmes lui avaient, au dernier moment, relevé le moral et l'avaient sauvée.

Ce phénomène d'antagonisme que l'on pourrait appeler le phénomène de la double voix, n'est pas très-rare et peut arriver parfois à conjurer plus d'une catastrophe (1) ».

M. Séglas distingue plusieurs degrés : « Tantôt la défense se borne à mettre le malade sur ses gardes ; tantôt elle entrave l'action des persécuteurs, ou va même jusqu'à réparer le dommage causé par eux. » En voici plusieurs exemples empruntés au livre de M. Séglas :

M^{lle} B..., persécutée, se plaint « du grand Ferdinand qui a une mauvaise classe et est contre elle ». Mais la « classe Dieu » lui parle et lui dit des mots d'amitié.

M^{me} D... raconte qu'à côté « des femmes de persécution, méchantes et ignorantes, » qui l'appelaient : « salope, coquine, » il y en avait d'autres qui la consolaient, lui disant de ne pas les écouter, de ne pas faire attention.

M^{me} H..., persécutée, dit : « Il y a surtout une personne qui veille sur moi : c'est M. de St-A... ; il gronde les personnes qui mènent mal et dit : « Je ne veux pas qu'on mène mal. ».

M^{lle} D... se plaint d'être douchée, électrisée ; heureusement il y a un veilleur la nuit sur la maison ; il lui parle de très loin, l'avertit qu'on va la tuer et lui dit de ne pas avoir peur. Il y a quinze jours, une voix lui a dit : « Nous te dédouchons, » et lui a ôté « la douche au cœur » qu'elle avait reçue.

(1) Legrand du Saulle. Délire de persécution, 1871, p. 57.

M^{me} R... dit avoir été empoisonnée par de « l'unifa » qu'on mettait dans sa boisson. Mais les « Messieurs qui annoncent » lui ont dit qu'ils lui avaient donné quelque chose pour la fortifier et, de fait, elle s'est sentie mieux portante et plus vigoureuse.

Dans l'observation III, notre malade entend une femme lui dire de loin : « espère ».

Le malade qui fait le sujet de l'observation VIII avoue que parmi les voix qu'il entend, quelques-unes lui annoncent des événements heureux : il sortira de la maison de santé et obtiendra gain de cause.

B..., Marie (obs. XIX), entend son bon ange : « On dit à St-Philippe : assistez cette pauvre femme ; elle est gênée par la Cour de France. »

D... (obs. XX) entend, lorsqu'il est par trop taquiné, quelqu'un à son oreille qui lui dit : « Prenez patience ».

Berbéguiet (obs. XXVI) raconte qu'au moment où il va se tuer, une voix l'arrête.

Ces hallucinations sont ordinairement bi-latérales, cependant Calmeil, Moreau, Michea, Magnan ont fait remarquer qu'elles pouvaient être unilatérales :

« D'autres fois, tout en étant bilatérales, elles sont de caractère différent à droite et à gauche : tandis que, par exemple, l'oreille droite entend des choses agréables, l'oreille gauche ne perçoit que des injures (Ballet).

CHAPTRE V

Moyens de défense

Les moyens de défense qu'emploient les persécutés pour se soustraire à leurs tourments sont variés à l'infini, ils dépendent des tendances de l'individu, du milieu social dans lequel il été élevé, de ses aptitudes et connaissances personnelles. Ils dépendent également de la nature des idées délirantes de persécution et du siège des sensations douloureuses. Il est presque impossible de faire entrer tant de variétés infinies dans des groupes nettement délimités ; cependant, on pourrait peut-être distinguer deux catégories principales des moyens de défense : dans une première, nous étudierons les moyens de défense symboliques ; dans la seconde, nous rangerons les moyens de défense véritablement matériels.

a — Moyens de défense symboliques

Il s'agit alors, comme le dit M. Séglas, « d'un exorcisme » qui « a pour le malade toute la valeur d'une conjuration ».

« Tantôt c'est un simple mot, un juron, par exemple, comme chez cette aliénée qui fait cesser ses hallucinations

érotiques en disant : « Zut ! du flan ! ». Une autre vient à bout de l'attaque en répétant plusieurs fois, d'un ton énergique : « bien entendu, bien entendu, » mots qu'elle accompagne d'un geste spécial de la main et du pied.

« D'autres fois, c'est toute une phrase, sorte de formule que la malade déclame sur un certain ton, toujours le même, à la manière d'une incantation. En voici un exemple : 5 fois 5 font 25, je suis la reine de France, Zazi, enfermée à la Salpêtrière, etc..., etc.... Dans ce cas, la phrase était créée de toutes pièces par la malade dans le but particulier de se maintenir dans ses droits (Séglas).

Une malade de M. Séglas répète dans ses lettres, à quelques lignes d'intervalle, la phrase : « Dieu et mon droit, maudit dans tout ce qu'il y a de plus maudit qui mal y pense » pour faire cesser les persécutions dont elle est l'objet.

On voit dans l'observation XVI un persécuté faire des gestes bizarres pour se débarrasser des fils électriques dont on le couvre.

Un autre de Bicêtre (V. obs. XVIII) dit à Legrand du Saulle qu'il a trouvé un moyen pour faire « finir » les voix qui l'insultent et le traitent de mouchard : il... commet une incongruité.

6 — Moyens de défense matériels

Ils n'ont d'autres limites que l'imagination des malades et l'intensité de leur délire.

Nous renfermons dans cette catégorie tous les actes faits dans le but immédiat de fuir des persécutions ou d'amoindrir des sensations douloureuses. On nous fera

peut-être le reproche de sortir de notre sujet, cependant nous sommes tenté de considérer les actes bizarres des persécutés comme des moyens de défense rudimentaires.

Le professeur Ball en a fait une description magistrale : « On prépare soit-même ses aliments, on les simplifie, on arrive à n'avoir plus qu'une nourriture primitive..... on change de restaurant, on quitte ses fournisseurs, sans jamais parvenir à se satisfaire..... »

« Un homme investi de fonctions importantes et qui jouissait de l'estime universelle, un homme dont les travaux étaient justement appréciés, mais qui se renfermait chez lui par suite de ses préoccupations délirantes, avait cessé de vivre en rapport avec le monde extérieur ; et, par l'effet d'une manie singulière, il avait cessé d'aller au cabinet. La nature, pourtant, n'avait pas abdiqué ses droits : il se servait donc de sa chambre à coucher. Quand celle-ci fut complètement remplie, il passa dans la pièce suivante et, de proche en proche, chassé de chez lui par ce mobilier de nouvelle espèce, il finit par coucher sur l'escalier. Lorsque les experts, chargés de faire une enquête sur son état mental, se rendirent à son domicile, l'escalier lui-même était presque complètement rempli de ses déjections, et il ne restait que deux marches libres ». De même, tel malade faisait ses besoins dans ses vêtements pour éviter un système de lorgnettes installé dans le cabinet d'aisances.

Nous ne saurions passer sous silence les changements de résidence des persécutés : Foville fils et le professeur Ball ont décrit les différents types de persécutés migrants. Ball les divise en persécutés voyageurs, déménageurs et visiteurs. Il n'est pas rare de voir ces malades entreprendre

de longs voyages, faire le tour du monde pour échapper à leurs bourreaux. Marcel Lm... (observation I) en est un exemple.

D'autres prennent mille précautions dans l'appartement qu'ils habitent : un professeur de lycée de province, cité par Ball, a fait changer onze fois sa serrure en moins d'un mois.

Legrand du Saulle rapporte l'histoire d'une femme (Voir obs. XXI) qui, pour empêcher l'introduction de chloroforme dans sa chambre, prit deux jupons très épais et les cloua en dedans de la porte.

Dans les asiles, on voit des malades habillés d'une façon extravagante ou simplement originale ; toutes ces modifications dans leur costume n'ont d'autre but que de se préserver contre des attaques extérieures.

Nous en rapportons plusieurs exemples. (Voir obs. V, VI, VII, XIII, XIV, XVII, XXIV, XXV.)

M. Séglas a observé une persécutée qui mettait sur sa tête un livre, puis une casserole en cuivre pour se garantir des « pestes coupantes » que ses ennemis lui jetaient sur la tête.

Une autre à qui on travaillait la cervelle, s'entoure la tête d'une énorme coiffure, véritable casque blindé de carton, qui, en même temps, recouvre les oreilles pour empêcher les pince-oreilles d'y pénétrer.

Une troisième, pour se préserver de la charognerie, se place la nuit sur la poitrine un cataplasme de matières fécales et se couvre ensuite hermétiquement (Séglas).

D'autres se bourrent les oreilles de coton ; un autre, Martin (v. obs. VIII), fait du bruit pour contrebalancer celui qu'il entend.

Des parfums variés sont employés pour combattre les mauvaises odeurs.

« Un jour, raconte Ball, je vois arriver chez moi un homme de taille moyenne, portant des vêtements flottants qui semblaient deux fois trop larges pour lui. Vous avez dû beaucoup maigrir, lui dis-je, car vos vêtements ne vous conviennent plus. Il m'expliqua alors qu'il était forcé de porter des vêtements trop larges pour s'envelopper d'une couche d'air, afin d'établir une atmosphère isolante entre la surface de son corps et le milieu ambiant, pour éviter par ce moyen les décharges électriques qu'il ne cessait de recevoir. Pendant cette conversation, nous étions debout tous les deux ; je l'engageai à s'asseoir, mais il ne consentit à prendre un fauteuil qu'après avoir étalé sur son siège une épaisse couverture de laine destinée à le garantir encore contre les secousses qui venaient sans cesse l'assaillir, dès qu'il se posait sur un siège. »

Ce sont les persécutés génitaux qui offrent peut-être les moyens de défense les plus variés : ils recourent parfois aux artifices les plus étranges ; ils se lient les testicules et la verge, se fourrent dans le vagin des tampons de linge, »

Christian raconte (voir obs. XVII) qu'un malade s'enveloppe les testicules avec du papier, des feuilles d'arbres, des écorces d'oranges, pour empêcher le fluide d'y arriver.

CHAPITRE VI

Importance de cette étude

La défense opposée à l'attaque n'a-t-elle aucune importance scientifique? Son seul mérite est-il d'intéresser l'aliéniste et ne faut-il voir là qu'une particularité... amusante d'une affection actuellement bien connue et à laquelle on ne peut rien ajouter au point de vue pratique?

Tel n'est pas notre avis : loin de nous la prétention d'avoir comblé une lacune, ou même d'avoir attiré l'attention sur un détail encore peu étudié; cependant il nous semble équitable de donner droit d'entrée à l'idée de défense dans la description clinique du délire de persécution à évolution systématique.

Chez tous les persécutés classiques, ou chez presque tous, on rencontre des phénomènes de défense plus ou moins bien développés; souvent il faudra rechercher l'idée de défense avec soin; on la trouvera avec peine; mais parfois elle sautera aux yeux en quelque sorte, soit que le malade raconte ses hallucinations, soit que par sa mise il mette le médecin sur la voie du diagnostic.

Fréquemment, la défense, évoluant parallèlement à l'attaque, constituera un élément précieux pour faire le *dia-*

gnostic de l'affection, pour indiquer devant quel degré de l'évolution on se trouve en présence : c'est ainsi que les moyens de défense matériels employés par les persécutés génitaux devront être considérés, au point de vue du pronostic, comme un symptôme de chronicité, au même titre que les hallucinations de la sensibilité générale. Nous nous serons suffisamment expliqué lorsque nous aurons dit qu'à notre avis, bien que ce soit des phénomènes de nature absolument différente, on peut considérer l'idée de grandeur, chez le persécuté, comme étant en quelque sorte un moyen de défense, l'idée de grandeur empêchant le malade, plus d'une fois, de prêter attention aux persécutions dont il est l'objet. C'est là une hypothèse que nous avançons, et qui peut avoir quelque vraisemblance.

La défense a une importance très grande au point de vue du diagnostic différentiel : M. Séglas a déjà montré en 1889 que les idées de défense ne se rencontraient pas chez les mélancoliques ; « le mélancolique qui n'est pas attaqué n'aura pas besoin d'être défendu : il est perdu et condamné d'avance. »

Pour notre part, chez aucun mélancolique ayant des idées de persécution, nous n'avons pu découvrir le phénomène de la défense, à quelque degré que ce soit. Par conséquent, lorsqu'on trouvera chez un malade des idées de persécution et de défense, on pourra affirmer qu'on n'est pas en présence d'un mélancolique.

En ce qui concerne le *pronostic*, étant donné ce que nous avons dit plus haut à propos des idées de grandeur et de leur rapprochement avec les idées de défense, nous pensons que la présence de phénomènes de défense est un signe de chronicité.

Le malade qui en présente porte donc en lui-même un allègement à ses douleurs : il saura ainsi se protéger, dans une certaine mesure, contre les attaques qui le poursuivent ; le médecin pourrait peut-être développer les procédés qu'il emploie ; ce serait, pour l'intéressé et pour son entourage, une préservation contre les actes violents auxquels il est disposé à se livrer.

Morel et Legrand du Saulle avaient bien compris toute la portée *médico-légale* de ces faits : ils avaient remarqué que « le phénomène de la double voix » pouvait éviter de grands malheurs. Le médecin-légiste aura un argument de plus à sa disposition pour constater l'état de folie et d'irresponsabilité dans des cas difficiles de délire de persécution constatés par des magistrats par suite de la profonde dissimulation des malades : nous avons déjà dit quelle importance cela pouvait avoir au point de vue du diagnostic.

OBSERVATIONS

Observation I (personnelle)

Marcel Lm..., âgé de 35 ans, sans profession, célibataire.

Antécédents héréditaires : Le père est mort il y a quelques années, probablement d'une affection rénale. — La mère est morte il y a plus de vingt ans ; elle avait été fort nerveuse. — Une tante est « originale ». — Un frère aîné est dans une maison de santé depuis son enfance, c'est un dégénéré.

Antécédents personnels : Il a eu une fièvre typhoïde dans son enfance ; depuis, sa santé physique a été assez bonne, mais ses parents, terrifiés par la maladie du frère aîné, se sont toujours imaginé qu'il allait devenir fou lui-même : était-il souffrant, ou se laissait-il, à propos de choses ordinaires de la vie, entraîner à sa mauvaise humeur, qu'aussitôt on lui lançait cette phrase à la tête : « Ah ! je sais bien que tu deviendras malade comme ton frère, que tu seras fou furieux. » Il avoue lui-même que son caractère a toujours été difficile.

A l'âge de douze ans, alors qu'il était au collège, il aurait eu des troubles nerveux (?) neurasthéniques qui obligèrent ses parents à le reprendre ; depuis cette époque, il vécut pendant plus de dix ans à la campagne, dans le repos et l'ignorance la plus absolue ; à vingt ans passés, il voulut se présenter au baccalauréat. Il travailla d'abord chez lui, avec un professeur ; puis, il vint à Paris, enfin il put terminer ses

études, s'inscrire à l'École de droit ; quelques années plus tard, il était licencié.

C'est alors qu'ayant perdu son père et sa mère, et voyant fort peu le reste de sa famille, il mena une existence peu régulière, au cours de laquelle il contracta la syphilis. Puis il prit goût aux voyages, et, accompagné de sa tante, il visita toute l'Europe et fit le tour du monde. Mais bientôt il se brouilla avec sa tante dont le caractère était « véritablement difficile » : de plus, dans chaque discussion, la même phrase revenait : « Tais-toi, tu es fou, je serai bientôt obligée de te faire enfermer, comme ton frère. »

Il revint à Paris et fit la connaissance d'une fille G..., qui a joué depuis un grand rôle dans son existence : rejeté par sa famille à cause de son inconduite, il s'attacha à cette G... et conçut le dessein, comme il me l'a dit plus tard, de la réhabiliter et même de l'épouser.

Tout d'abord, il n'eut avec elle que des relations peu suivies, la voyant chaque fois qu'il venait à Paris, la fuyant bientôt, car il craignait qu'on en voulût surtout à son argent ; cependant, à son départ, il se prodiguait en cadeaux et il semait les billets de banque « pour être tranquille ». Mais cette rupture n'était que passagère : au bout de quelques mois, brusquement, il revenait à Paris, ne pouvant se passer d'elle. Pendant cinq années, alternativement confiant et soupçonneux, craignant un scandale absolument chimérique, il fit des largesses pour écarter un danger qui n'existait pas.

Enfin en 1895, il entreprit en Bretagne, avec cette femme, un voyage qu'il interrompit brusquement. De retour à Paris, croyant qu'elle voulait l'attirer dans un guet-apens, il la quitta, et, fortement préoccupé, il partit de nouveau en voyage mais, cette fois, seul.

Arrivé à Genève, il voit deux hommes de mauvaise mine qui le regardent de travers : nul doute que ce ne soient des envoyés de la fille G..., venus là pour le voler ; il les rencontre à plusieurs reprises et, pour leur échapper, il va à Turin.

Ici, le même phénomène se produit : de plus, la nuit il entend ces gens parler ; il s'enfuit aussitôt à Bologne : le soir, dans sa chambre, il entend de nouveau des voix qui viennent de la rue : « Cette fois, il ne nous échappera pas, il a déjà pu se sauver, maintenant nous le tenons. » Pris de peur, il descendit, appela et demanda à changer de chambre. On acquiesça à son désir et on l'installa dans une chambre donnant sur la cour. Une fois couché, il entend de nouveau des voix, et cette fois on dit : « Il croit nous échapper, mais il se trompe ; nous voulons son argent. » Il se lève et appelle, personne ne répond ; il redescend, réveille le concierge, lui explique qu'il doit y avoir des malfaiteurs dans la chambre voisine. Tous deux remontent et font une exploration en règle de l'hôtel ; ne trouvant rien, il rentre dans sa chambre, mais les voix redoublent : « nous allons le tuer. » Terrifié, il ouvre la fenêtre, crie au secours, mais personne ne venant, il tire en l'air un coup de revolver ; il descend dans la cour, sort de l'hôtel, ne voit personne dans la rue, il examine les alentours, puis veut rentrer ; mais à la porte de l'hôtel, on l'arrête et on le conduit au poste.

La nuit se passe : l'excitation est encore grande. Le lendemain on le transfère à la maison de santé de Bologne ; quelques jours après sa famille vient le chercher et le 15 novembre 1895, il entre à la maison de santé de Vanves ; voici le certificat d'entrée signé du docteur Rist :

« Je soussigné, docteur en médecine de la faculté de Paris, membre correspondant de la Société médico-psychologique, certifie que M. Marcel Lm..., né en 1860, est atteint d'aliénation mentale, sous forme de délire des persécutions (actes violents, coups de revolver tirés dans sa chambre d'hôtel), et qu'il est urgent de lui donner les soins nécessaires dans une maison de santé. »

A l'entrée, le docteur Arnaud, médecin-adjoint de la maison, établit le certificat suivant :

« Je soussigné certifie que M. Marcel L..., est atteint de

déséquilibre mentale avec délire des persécutions systématisé; hallucinations de l'ouïe et paroxysmes d'excitation. »

Nous examinons le malade : il est maintenant plus calme ; il nous raconte avec force détails ce que nous avons résumé plus haut : il affirme que tout ce qu'il dit est vrai ; il comprend qu'il a eu grand tort de tirer ce coup de revolver, on a pu en conclure qu'il était fou, ce qui est faux ; mais, par sa conduite, il saura montrer qu'il a toute sa raison. Il sait d'ailleurs, puisqu'il est avocat, qu'il aggraverait sa situation en n'acceptant pas de bon gré son séjour dans la maison de santé ; maintenant il est revenu à lui-même, il n'a plus rien à craindre de ces deux individus, étant en sûreté à Vanves, et il attendra avec patience le jour de la sortie.

Pendant trois mois le calme dura : Marcel Lm..., croyait à la réalité de tout ce qu'il avait raconté, mais il paraissait si bien débarrassé de ses hallucinations qu'on songeait à le laisser sortir lorsque vers le 20 février 1896, il se plaignit à son domestique d'entendre la nuit des coups de sifflet, des cris, des bruits de chaînes derrière la maison. Les bruits se répétèrent, une nuit il entendit : « Il n'est pas fou, mais cela ne fait rien, nous l'avons fait enfermer, à présent nous le tenons. »

Un jour qu'on l'avait autorisé à aller à Paris, accompagné de de son gardien, il crut reconnaître les « deux types à la gare Montparnasse ; à son retour, il vit une femme qui causait au Docteur Arnaud, dans la cour : plus de doutes, c'était cette femme G... qui était venue pour avoir des renseignements ; il ne la reconnut pas, il n'en eut pas le temps, car elle partit immédiatement, mais ce départ précipité le confirma dans son opinion que c'était bien elle.

Dans la nuit du 26 au 27 février, il perçut des bruits de voix au dehors : on frôlait doucement le mur et, « son lit en était ébranlé. »

La nuit d'après il entendit une conversation entre M. Arnaud et M. Henry, alors mon collègue à la maison de Vanves ; le

premier disait qu'il allait garder Marcel Lm..., le second répliqua : « Non, vous ne ferez pas cela, il n'est pas fou, je ne veux pas que vous le fassiez disparaître comme les autres ; d'ailleurs je vais aller vous dénoncer à la Préfecture et je réclamerai sa liberté. »

Dans la journée qui suivit, il resta agité, constamment il entendit des voix ; il était d'une inquiétude extrême : « Joseph, dit-il à son domestique, voici mon dernier jour : M. Henry est allé à la Préfecture, mais si l'on vient pour me délivrer, M. Arnaud me fera cacher dans une cellule souterraine pour me faire disparaître avec les autres. »

Il existe en effet, auprès du pavillon occupé par notre malade, une trappe donnant accès dans une voûte servant de passage à une source.

Le 29 février, il ne se plaint de rien : « il a parfaitement dormi, il ne fait plus attention à ce qu'il a pu entendre ; il a interprété faussement des bruits qui ont existé, il est tranquille maintenant ; » il souffre seulement de palpitations et demande de la digitale.

Le 10 mars, il a remarqué que pendant la visite du matin, M. Arnaud parlait tandis que M. Henry gardait le plus profond silence ; ceci a une signification des plus nettes : « évidemment, M. Henry souffre de voir enfermé un homme sain d'esprit ; mais il ne peut rien dire. »

Sur ces entrefaites, M. Henry quitte la maison de santé : Marcel L..., averti de ce départ, en est tout heureux, car il espère que M. Henry va le faire sortir . « J'en ai la conviction, je le sens. »

Depuis, il n'entend plus la voix de M. Henry, mais c'est la mienne qu'il perçoit et ce sont de longues conversations nocturnes entre M. Falret, M. Arnaud et moi.

Ces entretiens ont lieu vers 9 heures du soir et voici ce que le malade me dit le 18 mars : « Ces conversations sont de véritables discussions, il y a toujours deux partis contraires : l'avocat de la mauvaise et l'avocat de la bonne cause ; il ne manque plus que le

ministère public ; jamais il n'y a de conclusions ; la fin est : bonne nuit, ou plutôt à minuit. M. Falret et M. Arnaud ont assumé là une lourde responsabilité ; l'un des avocats dit : M. Marcel Lm... n'est pas fou, il faut le faire sortir ; mais l'autre réplique : si, il est fou ; ou s'il ne l'est pas, il a commis un acte tel que je l'empêcherai de sortir d'ici. »

Dans la nuit du 18 au 19 mars, « malgré la pluie torrentielle et l'orage, », il entend des voix : M. Falret, M. Arnaud et moi nous causons dehors ; il avoue que nous devons lui porter un intérêt bien grand, tout au moins pensons-nous beaucoup à lui pour venir, en dépit de ce temps affreux, parler de lui devant ses fenêtres. Comme toujours, il y a deux opinions bien tranchées : je prends sa défense et je maintiens qu'il n'est pas fou, tandis que M. Arnaud prétend qu'il est fou, que, dans tous les cas, c'est un misérable.

Le lendemain il est agité, il croit que les sièges sur lesquels il s'assoit sont animés de trépidations ; il entend des coups de sifflet. Avec la nuit, l'inquiétude augmente ; le soir, il lit son journal, mais il est distrait ; il semble écouter des gens qui parlent ; tantôt son expression est souriante, il paraît approuver ce qu'il entend, tantôt son visage exprime la colère.

La nuit est mauvaise, le lendemain il raconte qu'un nouvel entretien a eu lieu devant ses fenêtres ; M. Arnaud a dit : « Cette gueuse de G... nous l'avait bien assuré, c'est un misérable..., mais nous le tenons. » Je répondis aussitôt : « C'est vous et M. Falret qui êtes des misérables ! vous savez bien qu'il n'est pas fou, mais vous faites tant qu'il pourrait peut-être le devenir. » A ce moment Marcel Lm... arrête sa narration et me reproche de traiter ainsi M. Falret : « Je comprends, me dit-il, que vous preniez ma défense, mais il me semble que vous n'avez pas le droit de traiter ainsi un homme plus âgé que vous, votre Maître ! quand bien même il s'agit de me rendre service. »

Les jours suivants, les hallucinations de l'ouïe sont aussi accu-

sées ; de plus, les interprétations délirantes continuent d'exister ; à chaque instant il s'adresse à son domestique : Avez-vous entendu ? dit-il ; tenez, les bruits de chaînes, de machines, les aboiements de chiens, les coups de sifflet ; ils ont tout fait. »

Depuis, l'état du malade est resté stationnaire.

Observation II (personnelle)

Eugène S..., 22 ans et demi, sans profession. Ce malade est entré à la maison de Vanves, le 10 avril 1895, avec le certificat suivant :

Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, demeurant rue des Ecuries-d'Artois, n° 25, certifie que M. Eugène S..., âgé de 22 ans, actuellement chez ses parents, est dans un état d'exaltation extrême avec intermittence de calme relatif ; que dans ces moments d'exaltation il menace de se servir d'armes contre ses parents ; qu'il est donc urgent, pour éviter un malheur à la famille ou à la société, de le faire soigner dans une maison de santé spéciale.

En foi de quoi.....

Dr Hestrès.

Nous constatons en effet, à l'arrivée du malade, qu'il est atteint de déséquilibre mentale avec idées de persécution obsédantes : on le suggestionne à distance, dans des directions contraires et d'une façon très pénible : on lui suggère oui, on lui suggère non. Il a des impulsions dangereuses et une perversion totale des sentiments affectifs : c'est ainsi qu'à plusieurs reprises, il a frappé son père ; il a même voulu le tuer ; il a écrit à sa mère les plus ignobles injures ; il recherche la solitude.

Depuis son entrée jusqu'au mois de décembre, on constate chez lui l'existence d'idées de grandeur manifestes ; il est l'envoyé

de Dieu sur la terre pour régénérer le monde. Les idées de persécution sont nombreuses : « on l'empoisonne avec des langues de chat syphilistiquées » ; on veut le tuer. Souvent il a des hallucinations de l'ouïe : il répond à des interlocuteurs imaginaires. Il est violent et frappe à plusieurs reprises ceux qui l'entourent.

Le 7 décembre 1895, il s'évade de la maison, il passe la nuit dans les fossés des fortifications. Le lendemain il va au Grand-Hôtel et demande un appartement ; mis à la porte, il se dirige vers l'hôtel du Louvre où l'attend le même accueil ; c'est alors qu'il va déposer une plainte à la Préfecture de police : il s'étonne qu'on n'ait pas voulu lui louer un appartement. On lui demande d'où il vient, il répond qu'il s'est échappé de la maison de Vanves où on le retenait illégalement ; mais Jeanne d'Arc, qui le protège, a facilité son évasion ; il a en effet une grande mission à remplir sur la terre.

Le jour même on le ramène à Vanves ; depuis, l'état est resté stationnaire, les idées de grandeur et de persécution persistent.

Observation III (personnelle)

M. Ed... Vs..., âgé de 25 ans, célibataire ; le malade entre à la maison de Vanves, le 12 février 1896, avec le certificat suivant :

Je soussigné certifie que M. Ed... Vs..., venant de Prague, est atteint d'idées de persécution avec hallucinations de l'ouïe dont il a conscience. Il est porté aux violences, a des insomnies et est très agité. Cet état nécessite une surveillance spéciale et un traitement approprié dans une maison de santé.

D^r Richard.

D'autre part, voici le certificat du docteur Arnaud : Je soussigné certifie que M. Ed... Vs... est atteint d'excitation céré-

brale, avec idées de persécution systématisées, hallucinations de l'ouïe, interprétations délirantes nombreuses, impossibilité de fixer son attention, tendances violentes.

Le malade nous apprend qu'il est israélite, et que souvent ses collègues (il est officier dans l'armée autrichienne), lui ont fait maint affront pour cette raison; à Prague, la société lui est hostile; on veut le circonvenir afin d'avoir la fortune qu'il doit hériter d'un de ses parents, personnalité fort en vue dans cette ville. Un des parents de l'empereur lui veut du mal, mais heureusement pour lui il peut compter sur la jeune noblesse à laquelle il est sympathique.

Quand il va au théâtre, tous les yeux se fixent sur lui; un soir il remarqua une femme fort belle qui le regardait attentivement; d'abord, il ne comprit pas ce que cela voulait dire, mais devant la persistance avec laquelle cette dame le fixait, il comprit tout : « Au milieu de cette foule mal intentionnée, il avait une véritable amie, qu'il ne connaissait pas, du reste, mais sur laquelle il pouvait absolument compter; cette femme lui est favorable, ses yeux le lui disent et il lui semble très nettement que leur expression signifie : courage, courage. »

Depuis, il parle constamment de cette femme; bien qu'elle soit mariée, il demande avec insistance à ses parents de vouloir bien consentir à son mariage avec elle. Il l'entend souvent à distance, elle lui dit : « espère, espère. »

Observation IV (Personnelle)

M. Armand G..., âgé de 28 ans, entré à la maison de Vanves, le 9 septembre 1892.

Le malade est atteint de débilité mentale avec idées ambi-

tieuses et de persécution : on le suit partout pour épier ses actions, ou fait sans cesse allusion à un mariage possible avec une princesse étrangère; il ne s'appelle pas G..., en réalité il est le fils de Napoléon III. Il a des hallucinations de l'ouïe et de la sensibilité générale.

En 1894, il croit être, non plus le fils de Napoléon III, mais le descendant de La Rochefoucauld; bientôt il prétend avoir S^{te} Beuve pour père.

Il se plaint tous les jours d'être torturé sans trêve par l'électricité, par « la publicité »; la nuit, on lui envoie du chloroforme, on agit sur ses pensées.

Il explique ainsi la raison de ce supplice : Il existe, dit-il, un pacte signé entre Pie IX, Victor-Emmanuel et Napoléon III, d'après lequel on inflige à un homme pris au hasard, toutes sortes de mauvais traitements pour faire des expériences; on m'a choisi, et je ne sais vraiment pas pourquoi. »

Comme je lui demandais si personne ne prenait sa défense, il me répondit : « La reine d'Italie, qui voit avec peine qu'on fasse souffrir un innocent, doit s'interposer pour qu'on diminue mes tourments. »

Observation V (personnelle)

M. From... est à la maison de santé depuis 1872, époque à laquelle il entra pour un délire de persécutions et de grandeurs avec hallucinations continuelles de l'ouïe et de la sensibilité générale.

On lui pille, on lui arrache ses nombreux cerveaux, ses cœurs, ses âmes; toutes les nuits, on lui fend les oreilles et le crâne, on le « distance » sous le monde, sous la profondeur des hémisphères, etc... Il est le cœur de la création de 1830, la source de la vie,

le Sommeil-Dieu, les Etats-Dieu de toutes choses, etc., etc. Il emploie un vocabulaire spécial, rempli de néologismes qui permettent difficilement de suivre son discours ; cependant, lorsqu'il parle des choses usuelles de la vie, il est très compréhensible et l'on constate alors qu'il n'est nullement dément.

La nuit, pour se protéger contre les attaques qui l'accablent, il porte deux chemises l'une sur l'autre ; dans la journée, il n'est pas rare de le voir dans sa chambre, la tête enveloppée d'un mouchoir ou d'un foulard, coiffé d'un chapeau, tenant son parapluie grand ouvert, et cela pour ne pas qu'on lui « pille sa tête ».

Observation VI (personnelle)

M. Syl... D..., entré le 1^{er} juin 1876 à la maison de Vanves, est atteint de délire chronique de persécution, avec hallucinations de l'ouïe, craintes d'empoisonnement, impulsions subites à des actes violents. Il se croit persécuté à l'aide d'appareils électriques mis en mouvement par des personnes placées à de grandes distances. Préoccupations hypochondriaques incessantes.

Il entend des voix « qui lui entrent par le nez, » et dont il cherche à se débarrasser par une sorte de reniflement continu. Ces voix lui sont envoyées de très loin par « des espingoliers venus de la planète Neptune sur un bolide et débarqués à Mélilla en Maroc. »

Plus tard, il réclame des médicaments anthelmintiques pour se débarrasser du ver solitaire que les « espingoliers » lui ont envoyé par l'anus et qui est allé se loger dans son œil.

Peu à peu des idées de grandeur se sont manifestées ; il se croit marquis, duc : aujourd'hui c'est un persécuté avec idées de grandeur ; comme de nombreux malades de cette catégorie,

il a forgé une foule de néologismes, à tel point que son langage et son style deviennent parfois difficilement compréhensibles ; il a gardé, malgré la complexité de son délire, une grande activité cérébrale.

La nuit, on l'électrise : un « gnome, malin esprit » pénètre par le trou de la serrure pour lui envoyer du fluide ; mais ce fluide n'a d'action que s'il reste dans son lit ; aussi passe-t-il une grande partie de ses nuits couché sur un matelas, par terre ; de plus, il garde une partie de ses vêtements pour s'isoler contre le courant électrique.

Observation VII (personnelle)

Madame Louise Bn., entrée à la maison de Vanves le 2 août 1890.

Cette malade est atteinte d'un délire systématisé de persécution avec hallucinations multiples : idées de négation, altération de la personnalité, malveillance généralisée. Cet état a succédé à un délire mélancolique avec dépression assez marquée. Nombreuses bizarreries du toucher.

Elle se croit sur une fausse planète, sous un faux soleil ; les arbres qu'elle voit ne sont pas de vrais arbres et elle entend la nuit des gens qui circulent dans l'épaisseur des murs, sous les toits ; la maison qu'elle habite « est sur l'eau et se balance ».

Le soir, au moment de se coucher, elle se livre à un examen approfondi de sa chambre ; elle regarde sous les meubles, craignant que quelqu'un n'y soit caché ; elle recommande à sa bonne de s'assurer s'il n'y a pas dans la maison un certain Italien qui a déjà essayé à plusieurs reprises de se livrer sur elle à des violences ; puis elle se couche à demi vêtue.

Observation VIII (personnelle)

M. Ernest M..., 50 ans, célibataire, entré à la maison de Vanves, le 19 mars 1859, placé d'office par la Préfecture de police.

J. P. Falret père faisait à son sujet, à son entrée, le certificat suivant :

Je soussigné, certifie que M. Ernest M... est dans un état d'aliénation partielle chronique, avec débilité intellectuelle, prédominance d'idées de persécution ; délire d'interprétation et hallucinations de l'ouïe.

Falret.

Nous avons fort peu de renseignements sur les antécédents de ce malade, étant donnée l'époque éloignée à laquelle remonte son admission dans la maison de Vanves ; nous avons appris cependant qu'il avait été bizarre de tout temps : au collège il ne jouait avec personne ; il était sombre, cachottier, peu sociable.

Plus tard, il vécut seul à Paris, il s'était brouillé avec sa famille ; se croyant en butte à des vexations continuelles, il changea de domicile un grand nombre de fois jusqu'au jour où un scandale obligea la police à intervenir (1). Il avait à cette époque 51 ans.

Dès son entrée, il prétend qu'on lui met du poison dans ses aliments ; on répète ses pensées les plus secrètes ; il demande que la police ou les médecins de la maison interviennent pour faire taire les personnes qui « carillonnent » jour et nuit à ses oreilles.

Il se plaint que des personnes cachées près de lui le tourmentent et provoquent artificiellement chez lui des maladies. On l'assassine dans sa chambre, à travers le plancher ; aussi

(1) Nous avons recueilli les renseignements qui suivent dans les registres légaux, rédigés pour la plupart par Falret père et M. Jules Falret ; nous nous sommes aidé des lettres du malade, lettres nombreuses, puisque nous en avons parcouru plus de cinq cents, pour le moins.

reste-t-il dans un fauteuil jour et nuit. Il y a un bourreau placé au-dessus de sa tête qui lui crève les yeux, lui déchire l'anus, etc... ; il supplie qu'on fasse cesser cet affreux supplice qui le suit partout, même quand il se promène dans le parc.

Les voix injurieuses qu'il entend le mettent hors de lui ; pour se défendre contre l'insulteur et le persécuteur placé au-dessus de lui, il fait beaucoup de bruit dans sa chambre.

Ce malade est un type de persécuté avec troubles de la sensibilité générale ; d'ailleurs ses lettres indiquent la violence de ses tortures : « J'ai certainement éprouvé plus de trois millions d'attaques dans les yeux, écrit-il le 23 juillet 1863, depuis le 1^{er} mai, j'ai affaire à des tigres ; toutes les parties les plus vitales sont à demi détruites ; les attaques ne sont pas moins nombreuses dans tous les organes à l'infini que dans les yeux ; il n'y a que l'agitation des damnés dans l'éternité qui puisse te donner quelque faible idée de cette affreuse servitude qui pèse sur moi, jour et nuit, depuis 1843. » Ce sont des récriminations constantes : « De quel droit l'autorité m'a-t-elle fait attaquer à travers le plancher dans l'asile inviolable de mon domicile ? De quel droit l'autorité m'a-t-elle fait arrêter pour me faire crever les yeux et pour détruire plus commodément mon corps pièce à pièce dans cette maison où je n'ai aucun secours contre les violences dont je suis l'objet ? (On met des ordures dans mon encre pour m'empêcher d'écrire). »

Mais il a foi en quelques amis et dans la bienveillance de l'empereur : « Je t'en supplie, aie pitié de moi ; les circonstances sont assez terribles pour qu'il soit naturel d'en appeler à la toute-puissance de l'empereur... avec une telle protection, tout devrait être fini à la minute... Il n'y a que l'empereur et M. Berryer qui puissent mettre fin à cet affreux scandale » et plus loin : « Les seuls protecteurs qui puissent m'honorer, indépendamment de l'empereur, des lois, de M. Berryer et du barreau de Paris, c'est toi, la ville de Bellême et M. Loysel »

Nous avons dit plus haut que le malade faisait du bruit dans sa chambre ; il en donne lui-même l'explication : « Je fais le plus de vacarme que je puis pour éclairer les domestiques et tâcher de faire retentir mes cris jusqu'à Paris ».

Plus tard, en 1872, c'est à M. Falret qu'il s'adresse pour lui demander aide et protection : « Ce que je demande à M. Jules Falret, ce n'est pas de me guérir, il suffit de cesser de m'assassiner, et il n'y a qu'un jugement des tribunaux qui puisse me sauver et me protéger contre de futures attaques ; ce que je demande à M. Falret Jules, c'est de me faire conduire tout de suite chez M. Edouard L., rue St-Louis, au Marais. M. L., j'en suis sûr (que ne ferait pas une famille aussi noble et aussi généreuse que la sienne pour empêcher un crime atroce !) n'hésiterait pas à me donner l'hospitalité pour quelques jours dans quelque coin de sa maison. Si la police était assez barbare pour venir me relancer jusque dans cet asile, je serais sûr de trouver à la minute une protection toute-puissante... »

Le 30 mai 1873, il écrit encore : « Il n'y a rien de si naturel que de chercher à se défendre quand on est attaqué.... c'est un devoir impérieux pour M. Jules Falret de me faire conduire tout de suite chez M. Edouard L..., et alors il faudrait renoncer à m'arrêter de nouveau ».

Depuis 1874, il s'adressa, dans ses lettres, presque uniquement à M. Falret : « On m'attaque l'articulation de la cuisse droite en ce moment (8 janvier 1874) ; je suis un homme perdu si, à l'instant même, M. Jules n'arrête cette révoltante barbarie ».

En 1888, il avoue que, parmi les voix qu'il entend, quelques-unes lui annoncent des événements heureux : il sortira de la maison de santé et obtiendra gain de cause. On lui parle aussi d'un million, et, bien que cela lui paraisse absurde, on le lui répète tellement qu'il finira par y croire.

Pourtant, il s'impatiente après cette indemnité qui tarde à venir ; le 4 mai 1890, il écrit à M. Falret : « J'ai 81 ans et demi ;

s'il y avait lieu de m'indemniser pour le crime monstrueux dont je suis victime, je n'ai plus le temps d'attendre ».

En 1892, il demande à être conduit rue St-Georges, pour épouser M^{lle} D..., sœur de M. Thiers.

En 1893, c'est chez la maréchale Davoust qu'il désire aller, « pour finir ses jours auprès d'elle. »

En octobre 1894, il assure qu'il possède les douze millions que M^{elle} D... a hérités de M. Thiers, lesquels millions « sont tombés dans le domaine public, » et « c'est lui qui les a gagnés, le Président de la République lui a dit cela à travers le plancher. »

Mais, bientôt il désire partir pour Alençon : « Je supplie M. Falret (lettre du 26 juillet 1895) de vouloir bien me laisser partir pour Alençon. Il y a à Alençon une dame qui doit connaître M. Falret et qui voudrait peut-être bien nous donner l'hospitalité. » Il entend souvent cette dame d'Alençon lui parler à travers le plancher; mais elle n'a pas dit son nom « de peur d'être persécutée comme lui. »

Enfin il finit par dire que la dame d'Alençon n'est autre que Madame Elisabeth; mais on constate depuis cette époque un certain affaiblissement de la mémoire et de l'association : il a en effet 86 ans.

Observation IX (personnelle)

Madame P..., entrée à la Salpêtrière dans le service de M. le docteur Falret, en octobre 1895.

Délire de persécution. — Interprétations délirantes. — Son beau-frère lui en veut. Pas d'hallucinations bien nettes. On la jalouse, tous ceux qui l'entourent veulent dire du mal d'elle; mais Dieu la protège; chaque fois qu'on dit du mal d'elle,

elle est immédiatement prévenue; Dieu ne lui parle pas, elle ne l'a jamais vu, mais il lui donne l'idée que quelque chose de mauvais, de méchant, vient d'être prononcé contre elle.

Observation X (personnelle)

Madame Rég... , 34 ans, entrée à la Salpêtrière dans le service de M. le docteur Falret.

Délire de persécution. Elle est hypnotisée depuis son enfance; quand ils veulent l'hypnotiser, elle sent un engourdissement général s'emparer d'elle, elle est étourdie, c'est fait en un instant.

Hallucinations nombreuses de l'ouïe, et même de la vue.

Quand l'hypnotisme la fatigue trop, elle peut s'en débarrasser; elle n'a qu'à faire des mouvements des yeux et de la tête (clignements d'yeux, mouvements de tête rapides de latéralité), aussitôt l'hypnotisme disparaît.

Elle est hypnotisée un grand nombre de fois par jour, mais cela ne l'inquiète pas, puisqu'elle peut chasser le fluide comme elle veut.

Observation XI (résumée)

In Morel. *Maladies mentales*, Paris, 1860, p. 354.

« Une femme de notre asile, une vieille demoiselle de 74 ans, qui, sans avoir une intelligence cultivée, rend parfaitement compte de ses sensations, nous fournit le résumé de tous les phénomènes sensoriaux et intellectuels éprouvés par certains aliénés. Longtemps avant d'avoir des illusions de l'intelligence et des hallucinations, elle a souffert d'une névrose hypochondriaque.

A l'intérieur, il lui semble qu'on la déchire, qu'on la brûle. Chez elle, la sensibilité extrême des organes de la génération a fait naître des interprétations délirantes et fourni la matière d'illusions internes très pénibles : ils se permettent pendant son sommeil des attouchements infâmes ; on commet à son égard des horreurs de toutes sortes... Je ne sache pas un organe des sens qui n'ait été tour à tour impressionné douloureusement, troublé ou perverti de ses fonctions chez cette femme ; je ne connais pas de variété d'hallucinations dont cette aliénée n'ait été le jouet. Quant à ses interprétations délirantes, elles sont innombrables. Tout devient chez elle matière à illusions de l'intelligence, et les sensations internes qu'elle éprouve et les moindres phénomènes qui se passent dans le monde ambiant... Les mets les plus sapides lui paraissent parfois nauséabonds et empoisonnés ; ses vêtements sont d'une lourdeur extrême et lui déchirent le corps ; on lui envoie des odeurs méphitiques que personne, excepté elle, ne perçoit, et les aliments qu'on lui présente sont immédiatement corrompus par ces invisibles. Ils la brûlent à l'intérieur et à l'extérieur ; elle sent des millions de pointes aiguës qui lui déchirent les chairs ; ils lui adressent des paroles menaçantes ou infâmes ; ils répètent tout ce que nous disons, tout ce que nous pensons.

Les personnes qui entrent sont envoyées pour lui nuire ; ceux qui sortent vont combiner contre elle des projets infernaux. Elle interprète dans le sens de ses idées de persécution tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend. Les voix qui l'injurient ou la menacent partent des caves de la maison. Mille fois par jour, elle succomberait si Dieu ne la soutenait pas contre les efforts acharnés de tant d'ennemis. Les nuits sont encore plus terribles que le jour....

Observation XII (Résumée)

In Delasiauve : du délire des persécutions, Société médic. psych.
du 29 novembre 1880

Femme, 57 ans, sans profession, internée à Ville-Evrard, atteinte de délire des persécutions. Hallucinations de la vue et de l'ouïe. — Idées de grandeur. — Illusions génitales.

« Elle voit et entend Gambetta qui prend sa défense contre ses ennemis. »

Observation XIII (résumée)

In Parant : Note sur la pathogénie des hallucinations.
In Ann. méd. psych. 1882, tome VII, p. 379.

M^{lle} X..., 38 ans. — Délire de persécutions. Elle croit être l'objet constant de tentatives criminelles sur sa personne, auxquelles elle cherche à échapper par mille manières ; tantôt elle reste immobile des heures entières le long d'un mur, les jambes serrées, tantôt elle veut coudre ses jupons et ses robes. La nuit, elle accumule sur elle les couvertures.

Observation XIV (résumée)

In Lwoff, Ann. psych. med. 1888, t. VIII, p. 126.

Femme B..., entrée à Villejuif, le 1^{er} octobre 1884, délire de persécution avec idées de grandeur. « Deux particularités sont intéressantes à noter chez elle. Elle s'imagine qu'elle peut

écraser tous ses ennemis et même les avaler. Elle fait un mouvement particulier des mâchoires, rappelant celui d'un chien qui happe. Au premier abord, on pourrait croire que c'est sous l'influence des hallucinations de la vue, qu'elle l'écrase ; mais, en l'examinant de près, on voit que c'est l'idée de sa puissance qui la fait agir chaque fois qu'elle pense à ses ennemis. Ainsi, quand on lui dit brusquement : Voilà encore un ennemi, elle exécute son mouvement de mâchoire sans regarder. C'est une sorte de réflexe psychique chez elle.

Observation XV (résumée)

Christian, in Arch. de neurologie 1891, p. 335.

R..., médecin militaire, persécuté avec idées de grandeur.

« Les aliments qu'on lui sert à la pension ont mauvais goût ; le vin a une couleur singulière qui n'est pas naturelle. Il est sûr qu'on a voulu l'empoisonner, et il se drogue pour neutraliser les effets du poison ».

Observation XVI (résumée)

Christian, loco citato

M., ingénieur civil suisse ; persécuté avec idées de grandeur ; il fait des « gestes bizarres pour se débarrasser des fils électriques dont on le couvre. »

Observation XVII (résumée)

In Christian. Des idées de grandeur chez les persécutés, in Arch. de neurol.,
Tome 23, 1892, p. 45.

B. . . . est poursuivi par une bande d'individus policiers, qui ont machiné le sous-sol de sa chambre, y ont installé des appareils électriques et lui lancent dans les bourses des décharges répétées ; quelquefois même, quand les décharges sont trop fortes, ils lui font perdre. — B. est toujours en mouvement. . . . il s'ingénie de mille manières pour échapper à ses persécuteurs ; il s'enveloppe les testicules de papier, de feuilles d'arbres, d'écorces d'oranges, pour empêcher le fluide d'y arriver. . . .

Observation XVIII (résumée)

In Legrand du Saulle : Le délire des persécutions, p. 48.

« Un épileptique de l'hospice de Bicêtre, atteint de délire de persécution, avec hallucinations de l'ouïe, s'avance un jour, mystérieusement, vers le chef de service, et lui dit : « J'ai trouvé un moyen pour faire fuir les voix qui m'insultent et me traitent de mouchard, je. commets une incongruité. » Ce procédé réussit plusieurs semaines. »

Observation XIX (résumée)

In Legrand du Saulle, loc. cit., p. 54.

B. . . , Marie, domestique. — Persécutée. — Hallucinations de l'ouïe.

Cette malade s'exprime ainsi : « C'est une puissance de la Cour

qui me persécute. On ouvre les murs et on me tire un coup de feu entre les yeux. J'ai souffert de rudes douleurs, j'ai entendu mon bon ange. Le jour de la Toussaint, la puissance ou force me jetait quelque chose de sale sur ma nourriture. Ce sont les puissances de la Cour. On dit à St-Philippe : assistez cette pauvre femme ; elle est gênée par la Cour de France. Cela venait de Rome. »

Observation XX (résumée)

In Legrand du Saulle, loc. cit., p. 60.

D..., 49 ans, garde-malade. — Céphalalgie ancienne. — Hallucinations de l'ouïe. — Sensation de pesanteur sur la poitrine. — Insomnies. — Affaïssement physique.

« Continuellement, il y a un tas de monde qui crie après moi et j'ai un étouffement sur la poitrine; ils me font parler et disent ce qu'ils veulent après. On ne m'a jamais dit ce qu'ils disent en arrière, mais, la nuit, ils parlent tout bas et me reprochent des choses atroces. Ils m'appellent g....., s....., et devinent ma pensée. Ils pensent et ils me font dire malgré moi des choses. Je ne réponds rien. Le plus souvent, je n'ai aucun sommeil. Quand je suis trop taquinée, il y a quelqu'un à mon oreille qui me dit : « Prenez patience, » les autres me disent : « Je vais t'étouffer. »

Observation XXI (résumée)

In Legrand du Saulle, loc. cit., p. 75.

Veuve d'un insurgé fusillé. — Idées de persécution, d'empoisonnement et de grandeur. — Hallucinations de l'ouïe. — Elle s'exprime ainsi :

« Ils me font toutes les niches imaginables, ils ont fait des petits trous dans ma porte, et ils ont seringué du chloroforme dans ma chambre. J'ai pris alors deux jupons très épais et je les ai cloués en dedans de ma porte, pensant bien que je finirais par avoir la paix; eh bien, pas du tout, huit jours après, ils ont percé le plafond avec un vilbrequin, et tout a recommencé. »

Elle ne désigne personne; ses ennemis sont innombrables, mais elle ne les connaît pas. Elle sait seulement que la ligue des monarques est contre elle. « J'ai été, dit-elle, déjà empoisonnée cinq fois: Il y a, dans ma maison, une petite somnambuliste, et vous savez que les somnambulistes savent tout et voient tout, puisqu'ils ont en eux une fée, là, au creux de l'estomac, et, chaque fois que j'ai été empoisonnée, elle a dit: « coup de sang, vite, dépêchez-vous, faites ceci, faites cela », et j'ai été sauvée. Aussi, c'est bien moi qui serai un jour la reine de toutes les communes ».

Observation XXII (résumée)

In Foville fils: Des aliénés voyageurs. Ann. médic. psych. 1875. Tome 14, p. 19.

Lypémanie chronique. Hallucinations et délire des persécutions. Fuite de la province vers Paris et Versailles, puis fuite vers le Havre et l'Amérique. Hallucinations de l'ouïe, de l'odorat, de la sensibilité générale. Une société secrète lui en veut, « il paraît aussi se complaire, mais, avec une réserve pleine de modestie, dans l'idée que tout le monde ne lui est pas hostile, qu'il a été parlé de lui d'une manière favorable dans la haute société; il a rêvé, un jour, qu'une voiture à quatre chevaux l'attendait avec une belle dame, et il serait disposé à voir, dans ce rêve, un présage. Mais il craint bien que ses ennemis inconnus ne soient les plus forts ».

Observation XXIII (résumée)

In Dagonet : Etude clin. sur le dél. de persécution. Ann. méd. psych. 1890, tome 12, p. 202.

J.-J.-Rousseau veut consacrer sa vie à défendre son honneur, à réfuter par tous les moyens les calomnies que l'on répand sur son compte. « Et l'un de ces moyens consistait en rien moins que d'aller par les promenades distribuer des notes justificatives aux passants dont l'aspect pouvait lui inspirer confiance. »

Observation XXIV (résumée)

In Magnan. Progr. méd., 1890, n° 7, p. 122.

Homme atteint du délire de persécution, illusion d'abord, puis période de persécution ; troubles de la sensibilité générale... (électricité, magnétisme, vitriol). — Hallucinations de l'ouïe. — Période ambitieuse. — Troubles de la sensibilité générale. — On chargeait sa femme d'électricité pour lui donner des secousses. A la moindre observation de celle-ci, il répondait que c'étaient elles, les « pétroleuses », qui la faisaient parler. Ils le persécutaient constamment au moyen du magnétisme et de l'électricité. Il s'entoure de toutes sortes de précautions, achète une ceinture de Pulvermacher, porte un corset avec des aimants, isole son lit sur des pieds de verre, porte des chaussettes de soie, etc.

Il reste des mois entiers sans se laver, sans changer de linge, ne se sert jamais d'eau sans la faire bouillir, prétendant qu'elle est empoisonnée. On lui jette de la teinture électrique, de la pourriture électrique. A Vaucluse et à Sainte-Anne, ils lui

envoyaient de la bave de fou, de la pourriture qui sentait le fou.

« Il y a plus de dix ans, on lui a, dit-il, promis 25,000 fr. comme indemnité des souffrances qu'on lui a fait subir. Les uns l'injurient, d'autres le soutiennent en lui déclarant qu'il doit recevoir une somme en dédommagement. Depuis deux à trois ans, il est question de 75.000 francs. L'Internationale est assez riche pour payer cela, on le lui dit. Quelques-uns le protègent et lui disent des choses bienveillantes : « Il faut qu'on le paye puisqu'on l'a tourmenté. »

Observation XXV (résumée)

In Christian, article Hallucination, Dict. Dech.

Une vieille dame était restée enfermée dans sa chambre pendant trois jours, et elle avait successivement brûlé dans sa cheminée tous les meubles de son appartement, son linge, sa literie; c'était pour empêcher le curé de sortir de la cheminée où il s'était introduit et où elle entendait sa voix menaçante.

Observation XXVI (résumée)

In Legrand du Saulle, loco. cit., p. 365.

Le plus célèbre des persécutés, Berbiguier, de Terre-Neuve du Thym, qui a publié en 1821 son autobiographie, nous apprend que, accablé de souffrance, il est bientôt en proie à des idées de suicide; mais une voix l'arrête au moment où il va se donner la mort.

CONCLUSIONS

I. — Les phénomènes de défense se rencontrent chez presque tous les persécutés classiques, à un degré plus ou moins avancé.

II. — On peut diviser ces phénomènes en trois catégories :

1° Idées simples de défense.

2° Hallucinations de défense.

3° Moyens de défense.

III. — Cette étude de la défense est très importante *au point de vue clinique* pour la description complète et exacte du délire de persécution classique.

IV. — Elle peut **servir** pour *le diagnostic* à différencier plus nettement qu'on ne le fait aujourd'hui, le délire de persécution vrai ou délire chronique (Magnan) des autres variétés de délire de persécution lié à la mélancolie.

V. — Elle peut aider, dans une certaine mesure, à la *thérapeutique*, en favorisant le développement des moyens de défense, et par suite elle peut préserver le malade et l'entourage contre l'éclosion d'actes violents.

VI. — Cette étude est surtout utile *au point de vue médico-légal* en fournissant au médecin-légiste un argument de plus pour constater l'état de folie et d'irresponsabilité dans des cas difficiles de délire de persécution souvent contesté par les magistrats par suite de la profonde dissimulation des malades.

Vu par le Président de la Thèse,
A. PROUST.

Vu :
Le Doyen
D^r BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer.
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

BIBLIOGRAPHIE

- ARNAUD. — La folie à deux (Ann. méd. psych., mai-juin 1893).
— Variétés cliniques du délire de persécution (Ann. méd. psych., mars-avril 1893).
- BALL. — Leçons sur les maladies mentales. Paris 1890.
- BRIÈRE DE BOISMONT. — Des hallucinations, 3^e édition. Paris, 1862, p. 82.
- G. BALLET. — Du délire de persécution à évolution systématique (Prog. méd. 19 novembre 1892. — Sem. méd. 4 novembre 1891. — Traité de méd. Charcot-Bouchard, Tome VI.
- J. CHRISTIAN. — Des idées de grandeur chez les persécutés, in Arch. de neurologie, 1891, p. 335 et 1892, p. 35.
— Du suicide dans le délire des persécutés, in Ann. méd. psych. 1887, 7^e série, t. VI, p. 187.
— Hallucinations, in Dict. Dech. 4^e série, t. XII.
- CHASLIN. — Contrib. à l'étude des rapports du délire avec les hallucinations. — Ann. méd. psych. 1890, t. XII.
- DAGONET. — Etude clin. sur le dél. de persécution, in. Ann. méd. psych. 1890, 7^e série t. XII.
— Traité des mal. mentales, Paris, 1894, p. 355.
- DELASIAUVE. — Du délire des perséc. — Soc. méd. psych. du 29 novembre 1880, in Annales.
- J. FALRET. — Discussions sur le délire de persécution, in Ann. méd. psych. 1878. — Ann. méd. psych. 1881, 6^e série, tome V. — Ann. méd. psych. 1886.
- A. FOVILLE fils. — Les aliénés voyageurs ou migrants, in Ann. méd. psych. 1875, t. 14, p. 5.
- GUISLAIN. — Leçons orales sur les phrénopathies. 3 vol. Gand, 1852.

- HAMEL. — Des hallucinations génitales et des idées érotiques chez les persécutés. Th. Paris 1892.
- LEGRAND DU SAULLE. — Du dél. des persécutions. Paris 1871.
- LASÈGUE. — Du délire des persécutions, in arch. de méd., février 1852.
- LWOFF. — Observation d'un délirant classique, in. ann. méd. psych. 1888, t. VIII, p. 126.
- MOREL. — Traité des mal. mentales, Paris 1860, p. 354 et p. 360.
- MAGNAN. — Des halluc. bilat. de caract. différent suivant le côté affecté, in Arch. de neurol. 1883, 2, p. 336. — Leçons cliniques sur le délire chronique à évol. systématique, in Progrès médical, nos 22, 36, 37, 49, 50, 1889; nos 22, 38, 40, 46, 1890; n° 3, 1891.
- MAGNAN et SÉRIEUX. — Le délire chron. à évol. syst. Encycl. scient. des aide-mém. Paris 1892.
- MANIÈRE. — Essai hist. et critique sur le délire des persécut. — Thèse Paris 1886.
- PARANT. — Note sur la pathogénie des hallucinations, in Ann. méd. psych. 1882, 6^e série, t. VII, p. 374.
- PICHON. — Maladies de l'esprit, Paris 1888, p. 86.
- POTTIER. — Etude sur les aliénés persécuteurs. Thèse Paris 1886.
- RÉGIS. — Des halluc. unilatérales, in Encéphale 1881.
- RITTI. — Délire de persécution, in Dict. Dech. 2^e série, t. XXIII.
- J. SÉGLAS. — Dédoublément de la personnalité, in Arch. de neurologie, 1891, 2, p. 25. — Idées délirantes de défense, in leçons clin., Paris, 1895, p. 778.
- J. SÉGLAS et BESANÇON. — Ann. méd. psych. 1888, 7^e série, t. IX.

